

MANON BRUYAIRE

LES MYSTÈRES DE CHAILLOT

La Vie Imaginaire de Lucile Franque

Souvent je me demandais si j'avais vu cela en effet, et si le souvenir qui m'en était resté n'appartenait pas tout bonnement aux hallucinations du sommeil.

LES BARBUS, Charles Nodier

Souvenirs de Gildas D'Ambre

Après une nuit glacée du mois de mars 1825, un employé de la voirie, au petit matin, retrouva le corps sans vie d'une femme d'un âge indéterminé, dont la pauvreté de la mise contrastait avec le raffinement de l'unique bijou qu'elle portait au cou: une croix de brillants attachée par un simple cordon noir et usé. Il s'agissait de Stéphanie-Louise de Bourbon-Conti, celle que d'aucun nomment toujours Madame Billet, la considérant comme une intrigante qui usurpa un titre d'emprunt. Elle était venue mourir sur une borne de pierre devant le palais des Tuileries, devant la demeure royale où son destin rêvé ne s'était pas réalisé. Le lieu de ce décès conférait une sorte d'authenticité au personnage, une dignité à cette femme devenue indigente, que j'eus l'occasion de croiser plusieurs fois puis de connaître. C'est pourquoi son identité établie, on vint me prévenir. Je me rendis aussitôt dans le gourbi qui lui servait de domicile, situé non loin, où j'eus la surprise de voir que les quelques papiers enfermés dans un coffre - le seul objet qu'elle possédait encore en plus de quelques hardes- étaient accompagnés d'une lettre qui m'en rendait, très officiellement, le seul dépositaire. Parmi ces documents, se trouvait un carnet de dessins d'études d'objets antiques du Louvre, de la main de son amie Lucile Messageot, devenue Lucile Franque. Ces reliques me firent remonter loin dans mes propres souvenirs, jusqu'aux années où très jeune encore, je commençais dans la carrière.

On vint me chercher, afin que je puisse reconnaître officiellement l'identité de cette femme. Aventurière? Princesse descendante du sang? fille illégitime du prince de Conti? Son destin fut tourmenté et tragique, à l'image de ce siècle. Malgré les affres de l'âge, de la misère et de la maladie, je la reconnus sans peine, gisante pathétique contre la borne de pierre marquant l'entrée du parc. Je m'efforçais de contacter les vagues amis, les relations qu'elle avait pu conserver ici et là, elle qui avait croisé tant de gens dans sa quête de reconnaissance, afin qu'elle ait une sépulture descente. La mort lui fut pitoyable plus que la vie. Dans les brèves heures séparant son décès de l'inhumation, son visage, ses traits retrouvèrent une harmonie disparue depuis longtemps, et même une sorte de noblesse.

Le lendemain, on enterra donc au Père-Lachaise Stéphanie-Louise, Princesse de Bourbon-Conti ou de Montcarzaïn - nom recomposé qu'elle s'était attribué - Madame Billet pour ses détracteurs, par un petit matin noyé de givre, et si brumeux que l'on ne devinait rien de la ville au pied de la colline, que le vaste espace dédié depuis peu aux sépultures des Parisiens, reprenait l'aspect d'une aire sauvage dans une lointaine campagne.

Au retour de la courte cérémonie, je me suis rappelé ces années de jeunesse où j'avais croisé non seulement cette dame, sur l'identité de laquelle j'aurai la prudence de ne pas me prononcer (compte-tenu par exemple que son pire ennemi fut cet abbé Barruel, escroc fieffé et reconnu), mais d'autres personnes qu'elle voyait, dont les morts tragiques hantent toujours mes nuits d'insomnie.

Il me faut remonter jusqu'en avril 1794, c'est à dire en germinal de l'an II. Dès avant Thermidor l'on avait supprimé dans les provinces les tribunaux révolutionnaires, à cause des excès de certains, au seul profit de celui de Paris, tandis que Saint-just créait le Bureau de la Police Générale du Comité de Salut Public, promis à un bel avenir, mais sous d'autres appellations.

Je n'avais pas atteint ma vingtième année. J'avais à peine connu un père mort dès ma prime enfance, et je venais de perdre ma mère. J'arrivais de Nantes, ma ville natale où Joseph Fouché en 1791, avait été mon professeur de physique chez les Oratoriens, pendant quelques mois restés gravés dans ma mémoire. Nommé principal du collège, il eut le bon goût de supprimer immédiatement le latin et les châtiments corporels. Il s'occupait plus de politique que de dire ses cours, mais lorsqu'il prenait la parole, devant un

petit groupe qu'il avait vite converti à sa passion pour la physique, c'était sur les montgolfières. C'est que depuis des années les Nantais comme beaucoup d'autres en France, s'étaient entichés de ces machines volantes. On y dépensait des sommes qui indisposaient fort les plus grincheux. Les autres, dont je faisais partie, ne s'arrêtaient pas à ces considérations triviales; j'atteignais ma quinzième année, et depuis l'âge de neuf ans mon enthousiasme ne faisait que croître pour ces expériences. Il est vrai que j'habitais la maison près des Petits Murs où se posa par accident, après avoir survolé la cathédrale, l'un de ces premiers ballons envoyés avant même le lancé du Suffren.

Lorsqu'en janvier 1791 on put voir le Père Fouché à son tour monté au péril de sa vie dans une nacelle jaune bouton d'or en forme de gondole, soulevée par une gracieuse mongolfière de taffetas, et flotter au péril de sa vie au dessus des toits de sa ville natale, cet habile physicien qu'était mon professeur prit alors la stature d'un héros, d'autant plus que fort modestement j'avais eu l'occasion de participer à la fabrication de la machine.

Ni lui ni moi n'aurions pu cependant prévoir la nature des événements à venir, quoique de grands bouleversements avaient eu lieu déjà, pas plus que leur influence sur nos destins respectifs. Illustre quant à lui, obscur quant à moi, mais non dépourvu de surprises, ni surtout d'intérêt grâce à la passion que j'éprouve toujours, en dehors des phénomènes de la physique, dans l'observation de la nature humaine.

Je m'écarte de mon sujet. L'an II, (autrement dit 1793) fut à Nantes comme ailleurs une année mémorable. Les habitants mouraient presque de faim tandis que leur ville était encerclée par les Vendéens, vivaient à l'ombre de la guillotine dressée place du Bouffay, alors que Joseph Fouché, que l'on avait élu député, envoyé au début du printemps par la Convention, était arrivé de Paris comme représentant en mission, pour tâcher de remettre de l'ordre. La cruauté s'exerçait partout. Dans les deux camps. Je vis des cadavres cloués aux portes des maisons. Fouché avait fait placer des canons sur tous les ponts et toutes les avenues. Les réfugiés arrivaient des campagnes environnantes où les combats sévissaient, et les prisons étaient pleines. Fouché repartit avant la fin du printemps, et ce fut pire. Dès l'automne commencèrent les fusillades, puis les noyades du trop célèbre Carrier, auxquelles j'ai assisté une seule fois. C'était un des « mariages républicains » nommés ainsi par le bourreau: une jeune-fille dénudée (on déshabillait d'abord les victimes pour s'emparer de leurs effets personnels et de tous leurs frusques) ligotée à un jeune homme de mon âge, également nu, était jetée dans la Loire.

Au printemps je fus pris de fortes fièvres. On crut que c'était le typhus qui sévissait alors dans la ville, on craignit pour ma vie. Je survécus mais peu après ma mère mourut. Me retrouvant seul survivant de ma famille, j'avais cessé de croire en Dieu, et la politique ne m'inspirait qu'un éloignement plein de méfiance. Dès que je repris quelques forces, je décidais de quitter Nantes et ses tristes fantômes pour monter à Paris, je voulais continuer d'apprendre la physique et construire un jour moi aussi, des aérostats. Mais j'étais sans ressources. Il fallait vivre, pour un jeune provincial de ma condition, sans relations et dans une telle époque. J'eus la bonne surprise de retrouver mon ancien professeur en ce printemps de 1794 . Il vit que j'avais faim, errant sans but d'un quai à l'autre de la Seine. Je dus le rencontrer devant l'Hôtel des Monnaies. Lui, je le compris plus tard, s'inquiétait sur son sort, étant de notoriété publique accusé des massacres de Lyon. La situation de tous les Conventionnels devenait alors incertaine. Fouché se méfiait de Robespierre, dont après avoir été l'ami il était devenu l'ennemi, mais presque autant de Saint-Just. Dès qu'il sut que celui-ci allait mettre en place le Bureau de Police Générale, dépendant du Comité de Salut Public et doté d'une police secrète il voulut que j'y entre aussitôt pour être informé de ce qui s'y tramerait. J'eus l'étourderie de dire oui. Avais-je d'ailleurs le choix?

Dans les événements chaotiques qui suivirent, ce bureau n'eut qu'une durée éphémère et fut rapidement dissout. Cependant mon existence en fut transformée. Les aérostats ne firent plus désormais que peupler mes rêves nocturnes, alors que les journées se succédaient d'un interrogatoire à l'autre, de filature en surveillance, de rapports à rédiger en recherches trop souvent vaines, de découvertes macabres parfois, en prudentes démarches selon les aléas des renvois et des nominations, la direction des vents de tempêtes si promptes à se lever sous nos climats. Rien cependant ne put m'arracher à cette indifférence foncière que j'éprouvais pour la politique. C'est je crois aussi une des raisons de la confiance que j'inspirais à un homme tel que Fouché. Sans états d'âme je rapportais plus ou moins régulièrement à mon mentor ce qui se passait dans les bureaux sis sur la rive gauche de la Seine, dans l'ancien hôtel de Juigné. En réalité je travaillais autant pour lui que pour ceux dont je dépendais en titre. Que de filatures, que de surveillances de personnes même infimes, dont la cause m'échappait! Quant à celui qui les commandait, savait-il toujours pourquoi? Fouché était l'homme des intuitions immédiates, et ne se donnait pas la peine d'en connaître les raisons. Il agissait. Lorsqu'il arriva - très rarement - que ma loyauté à l'égard de ceux dont officiellement j'étais devenu le subordonné (du temps de Dubois, du comte de

Réal, ou du comte de Mérito...) retenait certaines confidences, il sut ne pas m'en tenir rigueur. Modestement certes, mais au pire moment de sa vie j'eus à l'aider, alors qu'il lui fallait tout savoir très vite sur tout, et tout le monde, dans les semaines précédant la chute de Robespierre, quand qu'il risquait de son côté rien moins que sa tête. Il en éprouva toujours de la reconnaissance. Cet homme aussi étrange que terrible, fut fidèle en amitié.

L'histoire particulière dont je tiens à garder le souvenir commença en thermidor an II, dans les jours torrides de cet été là alors que Robespierre venait de tomber. On ne savait sous quel gouvernement le pays vivrait, quelles lois le régiraient, tandis qu'aux frontières les Français se battaient, et qu'à l'intérieur des frontières les Royalistes ne cherchaient qu'à se venger à leur tour des Montagnards qui les avaient terrorisés. Il serait faux cependant d'imaginer que ces questions préoccupaient tous les Parisiens. La plupart avaient d'abord le souci de leur survie, c'est à dire de leurs subsistances, qui commençaient à se raréfier tandis que la monnaie se dévaluait très vite, selon un processus destiné à s'aggraver au fil des mois.

Comme tout le monde je mangeais mal et peu, au service d'une police dont je comprenais à peine les directives aussi vagues que contradictoires. Aussitôt après le 9 thermidor, le Comité de Salut Public, qui avait en charge la plupart des opérations de police, commença d'être remanié. Pour les nouveaux vainqueurs, c'était une institution bien trop dangereuse, car trop de jacobins y siégeaient. Les deux puissants comités, celui de Salut Public et de Sûreté Générale, furent sommés de nommer onze personnes de confiance, afin de former le nouveau département de la « police régénérée ». Surtout, les commissaires n'étaient plus élus, mais nommés. Dans cette confusion administrative que l'on se représente mal en des époques plus tranquilles, ce fut encore Joseph Fouché qui sut non seulement m'apporter quelques éclaircissements sur ce qui se passait réellement, mais me guider de telle sorte, tout en jouant de ses relations, et manœuvrer tant et si bien que je me vis nommer presque aussitôt officier malgré mon inexpérience (je fus pour la circonstance discrètement vieilli de quelques années sur des papiers officiels que l'on me fournit). Le décès brusque du fonctionnaire que j'assistais dans ses tâches, et que je dus remplacer, accéléra encore la rapidité de cette carrière à laquelle jamais en d'autres circonstances je n'aurais songé. Joseph Fouché avait besoin de moi, parmi les personnes qui pouvaient le renseigner utilement, alors qu'il craignait chaque jour davantage en raison de son passé de terroriste révolutionnaire, non seulement d'être évincé de toute carrière

mais d'être condamné en justice. En plus de mes tâches officielles, je tâchais sans cesse de glaner ici et là des nouvelles et des bruits de toutes sortes, la rumeur, dont je lui rapportais l'essentiel (directement ou par des intermédiaires sûrs) grâce aussi aux nombreuses « mouches » que j'apprenais à recruter. Il était impossible de résister à l'influence, à la volonté de cet homme.

Pour être précis, c'est le soir de la grande célébration du 10 août, au Jardin National, le 23 thermidor an II que pour la première fois je vis, ou plutôt entrais ces deux jeunes-filles dont la fin tragique ne fut jamais élucidée.

Un autre policier qui m'accompagnait ce soir là, me désigna l'une des deux, connue sous le nom d'Aranxa de Narvac, comme celle que l'on avait vue rôder rue de Cléry, autour de la demeure du polémiste André Chénier, peu après l'arrestation de celui-ci. Accusée dès 1792 d'aider des conspirateurs royalistes elle avait été emprisonnée à l'Abbaye. Seule la protection de Tallien la sauva des septembriseurs. Deux ans plus tard la voilà de nouveau soupçonnée, de rien moins que d'avoir été chercher pour le mettre en lieu sûr un certain dossier qui tourmentait bien des consciences, car il aurait contenu entre autres, tous les noms de ceux qui profitèrent de l'aubaine de l'or espagnol de la banque Saint-Charles, largement répandu en échange de la promesse sacrée de voter contre la mort du Roi. Promesse non tenue. Parmi ces noms devait se trouver, sur une liste bien longue, ceux de Barras et de Tallien. Toujours Tallien. Et peut-être celui de Fouché. Le confrère qui me renseigna si bien avait alors reçu l'ordre de perquisitionner discrètement à l'adresse de la donzelle. Sans rien trouver.

Malgré la foule immense, chacun se poussait pour laisser passer les deux jeunes-filles, éclatantes de beauté, vers qui tous se retournaient, les femmes avec envie, les hommes avec admiration ou concupiscence.

Je pus voir la belle Aranxa rejoindre un instant un spectateur qui n'était autre que Méhée de la Touche, le même qui signait « Filhémési » les articles qu'il commettait dans un journal dont Tallien fournissait les fonds. Puis ce fut un autre individu, coiffé du large chapeau des vendéens masquant le visage, qui aborda discrètement la demoiselle. Au même instant, sa compagne, qui attendait à quelque distance, fut invitée, que dis-je entraînée par un cavalier très grand, très blond, un aristocrate. Il s'arrangea pour disparaître avec elle

vers les parties les plus obscures du parc, où l'on avait omis de disposer des torches.

C'est peu de temps après cette soirée du 23 thermidor qu'une effroyable catastrophe m'entraîna bien loin de ces préoccupations.

Le 14 fructidor, autrement dit le 31 août 1794, il y eut l'explosion des poudres de Grenelle. Depuis deux ans la Convention avait installé dans l'ancien château de Grenelle, à deux pas de l'École Militaire une vaste poudrerie, considérée comme un des « remparts de la République ». On y produisait de la poudre noire à une cadence accélérée, destinée aux munitions des soldats massés aux frontières. Le citoyen Chaptal, à la tête du comité révolutionnaire des poudres, avait été sommé, en tant que savant chimiste, de concevoir un procédé qui multiplierait la production. Il serait sinon considéré comme traître à la Nation. C'est que nous avions l'Europe à nos trousses et des armées à toutes les frontières.

Le 2 fructidor tous les Parisiens qui dormaient encore ainsi que les habitants des villages environnants furent réveillés en sursaut: on entendit la déflagration jusqu'à Fontainebleau; 150 tonnes de poudre avaient explosé.

Joseph Fouché, nommé pour inspecter l'étendue de la catastrophe et organiser les secours, m'appela auprès de lui à cette occasion. Pendant de longs jours je ne m'occupais à rien d'autre. Non seulement l'explosion avait fait comme table rase à l'endroit de la poudrière mais d'innombrables bâtiments furent endommagés, des maisons détruites ou lézardées, des arbres sectionnés. L'ancien couvent des Visitandines, à Chaillot, se retrouva en ruine tandis que dans une grande partie de la capitale, vitres, croisées et portes étaient fracassées.

Beaucoup des morts, plusieurs centaines, étaient des ouvriers, et les blessés ne se comptaient plus parmi la population. À grands pas nous arpentions cette plaine dévastée. Je vis Chaptal se précipiter vers Fouché. Ils eurent une rapide conversation sur l'origine possible du désastre. La poudre et le salpêtre sont mouillés puis doivent sécher dans des locaux où sont en permanence entretenus des foyers. La moindre étincelle est fatale.

J'entendis Chaptal commencer à se plaindre timidement des cadences exigées, de l'entassement des ouvriers dans la fabrique, 1500 au lieu des 700 qui étaient prévus. Le regard glacé que lui jeta son interlocuteur fit immédiatement taire les scrupules du savant.

Le « mitrailleur de Lyon » éprouva-t-il de l'empathie pour ces enfants, ces maris, ces frères disparus ou blessés, ces mères éplorées, je l'ignore: on ne

lisait rien sur ce visage de marbre. Mais on le voyait réfléchir avec cette logique sans faille qui le caractérisait, à une rapidité prodigieuse. Très vite il évalua la catastrophe, donna les ordres pour acheminer les blessés péniblement extraits des décombres vers les hôpitaux du Gros Caillou, de la Charité, vite débordés, vers les Invalides et plus loin encore, et réquisitionner tous les officiers de santé. À onze heures la plupart des blessés avaient reçu les premiers soins. Dans le même temps il fallait organiser la protection de ce qui restait de la poudrerie, sauver les barils intacts pour les transporter rapidement en d'autres lieux.

La police eut aussi à coordonner la foule immense des patriotes qui venaient de partout, de Paris comme des autres communes, Vaugirard, Boulogne, Issy, Meudon, jusqu'à Versailles! pour aider les victimes, même reconstruire leurs maisons détruites. Il paraît que l'on vit les malades ou les soldats blessés sauter à bas de leur lit de douleur pour laisser la place aux pauvres victimes, qui « en avaient plus besoin qu'eux ».

À la fin de cette journée harassante où j'arpentais de long en large sous un soleil de plomb la plaine désolée, jonchée de débris et d'éclats divers, je revis mon mentor qui, en dépit de sa maigreur et de son teint toujours d'une pâleur malade, ne semblait qu'à peine atteint par la fatigue qui s'abattait sur les autres. Il me remercia de mon zèle.

« Es-tu content de ta situation?

- Je ne me plains pas
- Tu as raison. Les temps ne sont pas aux lamentations, mais à l'action. Et à la prudence. Tu sais ce que je t'ai déjà dit. Sois aux aguets, Gildas, c'est ta mission, ton devoir.

Il y eut un silence, puis il reprit la parole: « Au fait, et quelque avis que l'on puisse avoir, veille autour de toi, autant que tu le peux, à étouffer les rumeurs de conspiration ou d'attentat qui ne manqueront pas de courir sur ce malheureux accident. Méfie-toi de tous en ce moment, particulièrement. Et de toutes. »

Il me regarda avec insistance. À l'instant précis où je me demandais: « cette jeune-fille blonde, serait-elle parmi les victimes? » Me perça-t-il? Que pouvait-il savoir de celles que je n'avais vues qu'au soir du 23 thermidor? Un hasard? Mais peut-on invoquer le hasard dans le cas de Joseph Fouché? Aurais-je voulu m'éloigner de cet homme, je n'oubliais pas que j'étais seul au monde, que sa maison était la seule à la porte de laquelle je pouvais sonner, au besoin.

5 avril 1825

Je viens pour la première fois d'emprunter l'omnibus, la bousculade était immense. Il en roulait depuis peu en Angleterre, et aussi dans ma ville à Nantes. Il en fallait donc à Paris. Je suis allé de la Madeleine au Faubourg Saint-Denis, transporté, mais avec fortes secousses, par la Société des Hirondelles.

Paris se transforme chaque jour. De la ville que je me remémore telle que je la découvris peu avant la fin la grande Terreur, jusqu'à celle d'aujourd'hui... Qui par éclairs me semble irréaliste, lorsque ces êtres qui parcouraient les mêmes rues, ou plutôt les mêmes lieux trente ans plus tôt (tellement leur aspect a changé) deviennent plus présents que ceux d'aujourd'hui qui me bousculent, ces élégantes corsetées qui manquent de m'éborgner de leurs ombrelles.

Mais qui se soucierait encore de la belle Aranxa de Narvac? comme si elle et tous ceux qu'elle connut n'avaient jamais existé. Quant à Lucile, maintenant que la princesse est morte, il ne reste qu'une personne, en dehors de moi-même, à cultiver son souvenir, à s'interroger: Charles Nodier, son ami d'enfance, le commensal bien connu du salon de l'Arsenal où j'ai l'honneur d'être reçu, pour la seule et unique raison d'avoir enquêté sur la mort de cette jeune-fille, peut-être deux ou trois amies de son enfance et de sa brève jeunesse.

C'est peu après l'explosion des poudres qu'on tenta d'assassiner Tallien. Toutes les hypothèses ont couru à ce propos. On trouva un pauvre bougre comme coupable, qu'il fallut bien guillotiner. Sinon, sauf les attroupements nocturnes aux ports de charbon, émaillés de bagarres fréquentes, devenus les rendez-vous habituels des prostituées pour y exercer leur commerce, Paris restait assez calme.

Tallien avait lancé « l'Ami des Citoyens », tandis que Fouché s'abonnait au « Tribun du Peuple », le journal d'opinions de son ami Gracchus Babeuf, qui s'attaquait violemment à « l'ami des riches », c'est à dire au « Prince Tallien ».

Pour ma part, peu sensible à cette littérature, je battais le pavé ici et là, plus souvent aux alentours de la prison du Luxembourg. Nombre de prisonniers y étaient d'anciens jacobins, dont l'un, non des moindres puisqu'il s'agissait de Louis David, se trouvait enfermé dans une posture très périlleuse. On lui

reprochait son rôle au Comité de Sûreté Générale durant les mois de Terreur. Malgré le chaos ambiant auquel les citoyens, quelque fût leur parti, s'étaient accoutumés, cet événement fit un certain bruit: on avait arrêté le plus grand peintre de la Nation.

Un jour que je vaguais sans véritable but, mon regard croisa celui d'une jeune fille, qui n'était autre qu'Aranxa de Narvac. Après le 10 août j'étais allé consulter les archives. J'avais appris qu'elle était portraitiste, ancienne élève de David. Espagnole d'origine elle avait eu à voir avec les menées de ce pays. Sa mère avait connu Ocariz, chargé d'affaire devenu ambassadeur.... Et elle était amie de Tallien! il était son voisin, et elle connaissait personnellement la maîtresse de celui-ci, Thérésia Cabarrus, la fille du fameux banquier, également espagnol.

Les femmes m'intimidèrent toujours, la beauté de celle-ci, à la lumière du jour, me stupéfia. Oui, elle était espagnole, jusqu'à la racine des cheveux très longs et très noirs, qu'elle portait librement, à peine retenus par un ruban, où se dissimulait une minuscule cocarde. Ma fascination redoubla au vu de sa compagne, grande comme elle, peut-être plus belle encore, mais avec un visage que n'avait pas déserté l'enfance, qu'accentuait l'extrême blondeur des cheveux. Elle, lors de cette fête du 23 Thermidor, que je vis danser puis disparaître sous les arbres, entraînée par ce cavalier d'allure étrangère, peut-être un de ces espions qui fourmillaient dans la capitale et sans que l'on puisse, la plupart du temps, les attraper. Ou qu'on laissait courir délibérément car ils renseignaient indifféremment tous les partis les uns contre les autres..... Celui-ci cependant n'avait rien d'un aventurier ordinaire, plutôt d'un ci-devant de haut lignage.

Qui était-elle? Que faisait-elle avec Narvac? Que cette dernière se trouve au Luxembourg ne m'étonnait pas: peintre de métier, elle jouissait dans ce milieu d'un statut modeste mais honorable propre à détourner l'attention d'autres activités plus secrètes.

J'en étais là de mes réflexions lorsque l'on amena de nouveaux prisonniers, une prisonnière surtout, non pas aussi belle, mais très gracieuse bien qu'elle se trouvait grosse et d'une pâleur malade. Elle répétait comme une litanie son nom, « Moi, Henriette de Valeyre... » alors qu'on l'obligeait à descendre de la voiture de police, avant soudain d'en prononcer un autre, tout en se redressant avec une force inattendue: « Lucile! » J'eus la surprise alors de voir se précipiter à son secours l'ange que je venais d'entrevoir, devenu celui de la colère, qui se mit à crier à son tour et se débattre pour délivrer la

malheureuse. Je me souvins que le nom d'Henriette de Valeyre figurait parmi ceux connus des nombreuses maîtresses de Saint-Just. Mon attention redoubla. Que faisait Narvac, ennemie déclarée du jacobinisme, en telle compagnie? L'histoire commença ainsi, par ce réflexe de métier, qu'aiguissait sans doute la beauté exceptionnelle des filles concernées. Je savais que l'Espagnole était royaliste, qu'elle menait des activités dangereuses, guidée par l'intrigue. Mais sa compagnie? Lucile Messageot, c'est le nom qu'elle dit aux gardes qui l'avaient saisie, avant que je ne la tire d'affaire.

Je me souviens d'avoir emmené tout ce monde à la Croix Rouge où j'officialiais alors non loin du Luxembourg. Il fut assez simple de les laisser repartir chez elles. Seule la furie du temps expliquait que l'on ait arrêté cette Henriette de Valeyre. Quelque ait été ses relations avec Saint-Just, par ailleurs ami de son mari, cette femme me sembla, aux yeux de la loi, parfaitement éloignée de toute espèce de conspiration.

Le lendemain de cet épisode je me rendis rue de Louvois, à l'adresse qu'elle m'avait donné. J'y vis son médecin, un citoyen singulier, ce Dr Noir dont le nom figurait aussi dans les fichiers de la police, mais qui savait être habile, et bénéficiait de protections dans tous les camps, car il soignait efficacement et guérissait des gens de toutes opinions.

Il me fit signe d'attendre avant d'entrer dans la chambre de la malade, qu'il l'ait examinée. Quand il eut fini, il me prit par le bras, sans me connaître. Je tentais de justifier ma présence. Il éluda d'un geste de la main: « Vous êtes de la police, je le sais. » Il m'expliqua ensuite que l'état d'Henriette de Valeyre le préoccupait fort. Elle était enceinte, affaiblie, il craignait tout de l'accouchement futur me dit-il. « Et surtout, ajouta-t-il, le ressort intime de cette jeune personne est brisé. Le désespoir l'enveloppe peu à peu d'une ombre qu'il sera difficile, presque impossible de dissiper. Consentez-vous à ce que cette femme malade, bien incapable de se transporter loin de son appartement, au moins ne soit plus importunée par vos services? »

Je n'avais pas vingt ans, je me retrouvais soudain face à face avec cet homme au yeux sombres, brillants d'une étonnante flamme, dont l'on n'aurait pu dire si c'était celle de l'empathie pour son prochain, ou d'une insatiable curiosité sur les ressorts cachés de l'existence humaine. Je consentis à tout ce

que souhaitait le fameux docteur, en lui faisant remarquer le peu d'autorité et de relations sur lesquelles, compte tenu de mon âge et de mon grade modeste, je pouvais compter. « Ce sera suffisant » répliqua-t-il, tandis que nous étions déjà dans la rue. Alors que je serrais la main de mon interlocuteur avec respect, j'entraperçus la belle Lucile Messageot qui se pressait d'aller rendre visite à son amie. Ce fut la première fois que le mot « sublime », que les rapins d'aujourd'hui mais déjà en ces années employaient à tort et à travers, ne me parut ni ridicule ni contrefait, tant la beauté de cette jeune fille si simplement vêtue dégageait de noblesse.

Alors commença pour moi une sorte de cycle, une période, où je dus composer avec les uns et les autres - à bonne école dans ce manège auquel m'initiait de loin, et fort discrètement, sa situation étant loin d'être assurée, mon mentor, Fouché. Dont je retrouvais l'ombre autour de la malade Henriette: son époux défunt, avant de devenir un soldat héroïque, ayant fait partie, même brièvement, de ceux qui avaient secondé d'un zèle efficace, le « mitrailleur de Lyon ». Et Saint-Just, désormais considéré par le nouveau pouvoir parmi les pires terroristes, conspué, haï de ceux qui, comme Tallien ou Barras avaient aussi largement fait couler le sang de combien de victimes, mais qui surent retomber du bon côté. Je ne m'embarrassais pas alors de ces considérations, qu'il faille surveiller, ou veiller au sort de la maîtresse de feu Saint-Just. Sans me soucier du pourquoi, j'étais décidé à le faire, aussi discrètement que possible, et d'autant plus que, je peux l'avouer devant des cendres froides depuis tant d'années, le sort de son amie la belle Lucile, savoir quel esprit habitait ce corps divin au visage d'ange, me préoccupait bien autrement que de retracer les chemins tortueux de tel ancien commissaire de la République, où la corruption sans limites de tel autre membre de l'assemblée... Tandis que le peuple s'apprêtait, après le couperet de la guillotine, à mourir tout simplement de faim et de froid, que les nouveaux vainqueurs s'autorisaient tous les excès sans qu'on y trouvât à redire, que l'on commençait publiquement à s'émouvoir des noyades à Nantes commandées par Carrier, ce qui occultait opportunément les mitraillades de la plaine des Brotteaux, et autres morts en série organisées ici et ailleurs, indifférent aux querelles des uns et des autres, aux règlements de compte, aux idéologies qui avaient trop encombrées ma jeunesse, je ne me suis au fond intéressé, pendant de longs mois, qu'au destin de ces belles créatures.

La trouble personnalité d'Aranxa de Narvac, ses relations de toutes sortes, son origine espagnole, sa fidélité royaliste, certes dissimulée mais c'était une

certitude pour nos services, suffisaient largement pour justifier en cette période incertaine une surveillance active et presque régulière. Fouché lui-même s'intéressa quelque peu à La belle (c'était un homme qui désirait ne rien laisser échapper, jusqu'aux moindres détails). Une amie de Tallien! Cet allié du 9 thermidor qui risquait à chaque instant de devenir son ennemi...

18 avril 1825

Missolonghi subit un troisième siège. Quand voudra-t-on enfin aider ces Grecs? Dans le salon de Nodier on ne parle de rien d'autre. Ou de la mort de Byron, survenue dans ce même pays, l'an passé. J'ai retrouvé Charles Nodier il y a peu, alors qu'il se promenait le long des quais à la recherche de livres rares, malgré la froid. Il venait juste d'être nommé bibliothécaire du comte d'Artois, à l'Arsenal, mais n'occupait pas encore son poste. Plus rien à voir avec le jeune fou de l'an XII, alors que Fouché, contrarié, m'avait dépêché toutes affaires cessantes à la prison de Sainte Pélagie, où l'on venait d'enfermer le fils d'un de ses anciens amis jacobins, Melchior Nodier, du temps de sa jeunesse révolutionnaire: toujours chez lui cette indéfectible fidélité. Charles Nodier avait ensuite occupé divers postes, notamment en Illyrie lorsque Fouché y fut gouverneur à la fin de l'Empire, mais je n'avais jamais eu l'occasion de le revoir.

Je m'amusais à tâcher de retrouver sous l'austère homme de lettres, l'énergumène dont les vapeurs des pipes d'opium qu'il fumait à cette époque, achevaient d'altérer la raison vacillante. Il s'en amusa, à moins qu'il n'en fût touché, ou les deux à la fois. Il me fit promettre d'aller le visiter dans ses nouvelles pénates, comme il disait. C'est ainsi que, quoique peu familier des arts et des belles lettres, je me retrouve presque un habitué des très prisées soirées de l'Arsenal, du moins accepté. Sauf le maître de maison et sa famille, les autres invités ignorent qui je suis.

Le nom de Lucile n'est jamais prononcé, sauf très rarement par la fille de mon commensal, Marie. Hardiesse de la jeunesse! Cependant il résonne, il flotte entre ces murs. Il faut dire que Madame Nodier, la mère de Marie, n'est autre qu'une des sœurs de Lucile....

Mais revenons la fin de ce terrible été de 1794, plutôt ce début d'automne. Je plaçais donc mes mouches, et dès que je le pouvais, moi-même je me rendais dans le quartier du Palais Royal, ou dans celui du Marais, auquel la disparition récente de Robespierre n'avait pas encore redonné vie.

Je connus vite le train ordinaire de la vie des demoiselles. Du moins pour Lucile: tout le cercle de ses relations avait trait à son art. On la voyait traîner aux environs du Luxembourg où son maître était emprisonné. Elle passait de

longues heures au Louvre. En plus d'Henriette de Valeyre chez qui elle dormait souvent, elle connaissait une certaine Constance Charpentier, peintre comme elle, liée à la famille de Danton. Que tirer de tout cela? Rien.

Quant à Henriette de Valeyre, si elle avait été la maîtresse de Saint-Just, ainsi que l'épouse d'un pur jacobin, il est clair que les inclinations de son cœur ne répondaient pas à ses idéaux: selon moi il aurait fallu l'accuser plutôt d'aristocratie. Mais son état et sa maladie la détournaient de toute action.

Il n'en allait pas de même pour Aranxa de Narvac, qui jouissait d'une santé florissante, et qui s'activait autant qu'elle le pouvait. J'étais persuadé que son métier de portraitiste, ou les invitations l'après-midi à des thés alors très à la mode, qui la faisait aller non seulement Faubourg Montmartre chez la Cabarrus, mais aussi chez les amies de celles-ci, innombrables, n'était qu'un prétexte pour d'autres activités, nonobstant les revenus qu'elle pouvait tirer de sa peinture alors que les affaires reprenaient - chez les riches.

Souvent on ne la voyait plus ressortir d'un hôtel où elle s'était rendue: soit elle empruntait une porte dérobée, soit elle devait monter sans qu'on la vît dans une de ces voitures dorées que l'on revoyait rouler sur les pavés de la capitale, empruntées par la nouvelle aristocratie, où l'ancienne quand elle n'était pas ruinée. Seule certitude que je réussis à me faire: elle devait alors rencontrer autant Barras que Tallien, et même plus souvent.

Sinon, elle était courtisée par un très jeune peintre, un certain Maurice Quai, qui semblait très épris. Elle-même ne le dédaignait pas. On le voyait souvent rue Barbette, ou bien c'était parmi les vergers et des vignes de Montmartre que les jeunes gens allaient se promener. Apparemment cette idylle ne concernait en rien la politique.

Pendant que tous ceux qui pouvaient se le permettre, tous les membres du gouvernement, négociants enrichis, ou voyageurs étrangers se mettaient à rouler carrosse, plus exactement dans des calèches ou des cabriolets qu'ils conduisaient eux-mêmes à vive allure en causant de nombreux accidents, et tandis que les femmes riches sortaient de plus en plus dénudées, sous des tuniques grecques largement fendues, l'autre partie de la population, effarée et indignée, celle qui s'apprêtait à mourir de faim et de froid dans l'hiver, craignait d'abord que ne soit supprimée la loi du maximum destinée à fixer le prix des denrées les plus nécessaires.

Ce qui n'empêchait pas les bals de se multiplier dans les quartiers. Il y en avait pour tout le monde, même pour les charbonniers et les couturières. Et les grandes fêtes de s'organiser, comme celle du transfert des cendres de

Rousseau. Quoique présent aux Tuileries, je ne pus apercevoir dans la foule immense ni la belle Lucile, ni Aranxa de Narvac, ni Henriette de Valeyre. C'est en lisant le lendemain quelques compte-rendus de la cérémonie que je compris qu'elles étaient présentes : cet évanouissement d'une jeune veuve d'un de nos héros, accompagnée de ses deux amies d'une rare beauté, ne pouvait que la concerner même si aucun nom n'était mentionné.

Il m'arrivait de rencontrer le Docteur Noir. Je le saluais, mais je dois confesser qu'il m'intimidait trop pour oser l'interroger sur la santé de sa patiente. Je ne pouvais le faire à aucun titre. La portière de l'immeuble la rue de Louvois était plus loquace : la citoyenne de Valeyre était sa protégée. Elle m'expliqua que comme elle avait bénéficié par le passé des soins d'une ancienne assistante de Marie Lachapelle, fameuse sage-femme à l'Hôtel-Dieu, grâce à qui la « Camarde ne l'avait pas eue à l'accouchement », elle avait pu convaincre sans peine le Docteur Noir de faire appel à cette habile praticienne.

Ce qui n'empêcha pas la tragédie.

Mercredi 20 avril 1825

Il m'arrivait de passer rue de Louvois, même assez souvent, et tout à fait en dehors de mes missions. La pire spéculation, l'agiotage, les trafics de vente d'assignats contre des pièces de métal, qui atteignaient des prix exorbitants, toutes sortes de jeux, et la prostitution, avaient quartier libre au Palais Royal. Une fois cette boue traversée, certes observée et consignée dans d'innombrables procès-verbaux mais dont nos nouveaux gouvernants se moquaient éperdument puisqu'eux-mêmes se livraient à toutes sortes d'opérations gratifiantes, mes pas me guidaient vers cette rue proche. Presque toujours la fenêtre de la citoyenne de Valeyre restait entrebâillée, même par les plus fraîches soirées ; une musique délicieuse s'en échappait.

J'aime la musique. Une noble chez qui ma mère se rendait pour quelques travaux de couture, afin d'améliorer nos revenus très modestes, jouait de l'épinette. J'accompagnais souvent ma mère dans cette rue sombre qui donnait sur la place du Bouffay. Et j'écoutais, en me gavant des bonbons dont la dame remplissait généreusement mes poches.

J'appréciais de retrouver le son de cet instrument honni, emblème d'aristocratie, qui me distrait des pompeuses marches de Gossec ou

autres chants patriotiques dont nos bouches et nos oreilles étaient rebattues. Je crois qu'Henriette de Valeyre jouait très bien. Mais soudain la musique se tut.

Un matin glacial de décembre, alors que mon esprit était occupé par bien autre chose que des airs de chaconne ou de menuet, je découvris que l'on avait dressé une tenture sombre devant la fenêtre. Dès que je pus me libérer de mes tâches, je revins rue de Louvois, pour savoir.

Le jour tombait déjà. Malgré la pénombre j'aperçus immédiatement Lucile, sa haute silhouette franchissant le portail, agitée de mouvements désordonnés. Je me suis planté devant elle, sans savoir quoi dire. « Inspecteur D'Ambre ? » Puis elle enchaîna : « Si vous venez arrêter Henriette, vous arrivez bien tard. Elle vient de mourir. »

Comme je ne trouvais rien à répliquer, elle enchaîna.

« Cet oiseau noir, ce corbeau de malheur l'avait bien prévu. Il a le mauvais œil. Elle est morte, morte, morte! Vous comprenez? »

Je comprenais. Je revoyais le visage de ma mère dans son dernier sommeil. Ce qui me sortit de ma léthargie .

« De qui parlez-vous? Du docteur? C'est un homme de bien. Je suis sûr qu'il a fait tout ce qu'il pouvait pour sauver votre amie. Ne dites pas cela, c'est de la pure superstition. »

Privée de ce dernier recours pour endiguer son chagrin, je vis soudain la jeune-fille, les poings serrés, hurler devant moi, telle une pleureuse antique. On eût dit qu'elle allait lever ses bras vers le ciel. Aranxa de Narvac arrivait au même instant, escortée du docteur. Ces deux-là me semblant avoir conservé quelque raison, j'allais à leur rencontre .

« Puis-je faire quelque-chose ?

- Certainement, répondit le docteur. Si vous ne voulez pas voir la dépouille de cette jeune femme jetée au milieu des amoncellements que l'on voit aux portes de Paris, et déchirée sous les crocs des chiens errants ou les becs des corbeaux et des corneilles. On a vu trop de morts dans cette ville. On ne sait où les inhumer décemment. Tachez de trouver une solution. J'ai entendu dire que des gens d'ici ont pu enterrer leurs proches au cimetière de l'église Sainte-Marguerite, dans le quartier Saint-Antoine. C'est un peu éloigné, mais c'est un des rares édifices religieux où des offices ont été assez régulièrement célébrés, tous les prêtres étant assermentés.

- Je sais.

- Or la défunte tenait à une cérémonie religieuse. Si vous pouviez aider à lever les difficultés administratives.... Que ses amies obtiennent les papiers nécessaires au plus vite.
- La police n'intervient pas dans ces questions, elle laisse faire les entrepreneurs de sépultures...
- Ce commerce funèbre est des plus sinistres. Ce ne sont que des brigands qui l'exercent, vous le savez. Le cercueil d'Henriette de Valeyre restera donc des heures planté au milieu de la rue, tout un chacun insultant sa dépouille et crachant dessus s'il lui plait.... tandis que les porteurs grassement rétribués commenceront par s'enivrer dans un estaminet.
- Un peuple qui survit à peine n'a que mépris pour la mort, les morts, et tout ce qui s'approche d'un quelconque appareil funéraire. Il est vrai que les politiques s'en préoccupent à peine, ils n'ont pas le temps. Eux aussi tentent de survivre... Au fait, ajoutai-je en me tournant vers Aranxa, il faudra éviter d'arborer aucun signe de deuil, crêpe, ruban noir, ou autre. Vous n'ignorez pas que tout espèce de sentimentalisme ou d'une croyance en l'au-delà est interprété comme une posture royaliste. Il est inutile de braver l'opinion, cela ne rendra pas la vie à ton amie, et l'on a été guillotiné pour moins que cela. Mais Je m'occupe du reste, à titre privé. »

Je fis un bref salut que Narvac ignore, tandis qu'un gamin que je ne connaissais pas avait pris les deux mains de Lucile dans les siennes, tâchant de la faire revenir dans le monde des vivants.

On entra dans Nivôse. Ce fut un jour affreux. J'avais décidé d'assister en personne à l'enterrement pour être sûr qu'aucun incident fâcheux n'interviendrait pendant le transport du corps, qui promettait d'être long.

Le cortège partit au jour tombant, alors que les rues se vidaient. Précaution nécessaire pour les rares citoyens qui accompagnaient leurs défunts jusqu'au cimetière, afin d'éviter les jets de pierre, les ricanements, les mots orduriers, voire pire. C'est que toute cérémonie funèbre était considérée comme un signe d'aristocratie. Quant aux sépultures! Ici et là on avait repavé les rues avec les dalles de marbre arrachées aux tombeaux. Réaction égalitaire d'une population qui n'avait jamais connu par le passé que les fosses communes, les puits profonds où l'on jetait les corps et les brûlait à la chaux...

Je me réjouis de la pluie glacée qui commençait à tomber et découragerait les curieux, puis de la voir se transformer en neige, le froid devenant plus âpre une fois la nuit tombée. Jamais le dédale des rues de Paris ne m'apparut plus inextricable, ni ses rues plus sales, plus encombrées, plus sombres qu'en

suivant le triste corbillard, qui se frayait difficilement un chemin entre les murs étroits, sur une voie parcourue le jour de charrettes branlantes pleines de meubles et d'objets de toutes sortes qu'on allait vendre à l'encan puisque le papier-monnaie ne valait plus rien, obstruée des tas de détritus dont la ville commençait à peine à se préoccuper, sans parler des ornières. Nous échappions aussi aux longues queues des Parisiens affamés devant les boulangeries ou les boucheries. Seuls quelques phaétons, quelques cabriolets de financiers enrichis, des nouveaux promus du régime, des femmes entretenues, nous frôlaient en débouchant à vive allure des voies adjacentes, au risque de tout renverser, et notre charriot et sa fragile dépouille.

Après la rue Saint-Honoré ce fut la rue de la Chaussée puis celle de la Ferronnerie. Nous avons passé devant le portail de Saint-Merri, avant la rue du Roi de Sicile et l'interminable rue Saint-Antoine. Dans ces quartiers les bâtiments sont moins denses, remplacés par des jardins ou des vergers entourés de palissades. Mais ce qui paraît charmant à la belle saison, devient en décembre un désert sinistre, où les branches dénudées des arbres qui se découpent sur le ciel ajoutent encore à l'impression de désolation. La neige commençait à former ici et là des plaques claires, puis de plus en plus denses, jusqu'à recouvrir complètement vers la rue de Charonne le sol et les toits des maisons, accentuant encore le silence autour de nous. Le cortège funéraire était mince, la discrétion y obligeait, et personne ne disait mot. Le peu de gens présents connaissaient à peine Henriette de Valeyre, ou pas du tout.

Il y avait Lucile Messageot, parvenue à une espèce d'état d'hébété plus inquiétant que ses crises douloureuses. Aranxa de Narvac la soutenait, aidée de Maurice Quay, et d'une autre jeune-fille prénommée Sylvie. La servante fidèle de Narvac, Louissette était aussi venue, accompagnée de son fils qui veillait sur elle.

Curieusement je reconnus le citoyen Tournebise, un vieux fou qui habitait une soupente à deux pas de la défunte, que la police avait plusieurs fois mis sous les verrous, en raison de ses opinions ultra-royalistes, et systématiquement relâché. Il devait bénéficier de protections. Pourquoi pas celle d'Aubin-Jean lui-même? Au moins celle de son épouse...

Enfin, deux curieuses personnes fermaient le mince cortège. Elles se ressemblaient horriblement. J'emploie le mot à dessein: elles étaient fort laides, maigres et osseuses, deux sœurs dont l'orgueil aristocratique avait définitivement tourné ces deux têtes qui, par hasard, n'avaient pas été coupées. J'entendis qu'on les appelait demoiselles de Camberville ou Cambreville, qu'elles avaient prêté ou loué un clavecin à la défunte, le